
La francophonie des autres. Le Québec et la Hongrie: jeux de reflets

Árpád Vígh

Université de Pécs, Hongrie

Le titre principal de cet article renvoie à un plus vaste projet de travail, en chantier, qui a pour objectif de dégager un modèle de la francophonie et d'en donner une interprétation centre-européenne, c'est-à-dire éminemment non francophone. Le terme de francophonie est employé ici au sens restreint, signifiant l'ensemble des civilisations de langue française en dehors de la France. Pour nous, l'élément essentiel de cette signification (voir Vígh, 1993) réside dans le fait que ces civilisations sont doublement minoritaires: d'une part, par rapport à la France elle-même, bien entendu, d'autre part, parce qu'elles subsistent et évoluent actuellement dans les États multi ou pluriculturels, en conflits sociaux, linguistiques, parfois politiques aussi avec d'autres civilisations.

Ce travail s'insère donc, en somme, dans la série des histoires de réception, telle que Hans Robert Jauss (1978: 244) définissait ce concept, c'est-à-dire qui, premièrement, favorise « la compréhension historique » des phénomènes francophones et, deuxièmement, se contente d'une « réflexion méthodologique partielle » sans prétention aucune à une quelconque totalité de perception et de jugement. Qui plus est, puisque les phénomènes francophones visés par cette recherche ne sont pas seulement littéraires, même s'ils sont au point de départ et d'arrivée de cette analyse, nous trouverons toujours des œuvres de ce genre, cette extension de l'objet imposera, paradoxalement, des limites supplémentaires à nos prétentions. En effet, si l'acte de lecture, suivant cette théorie, assume la concrétisation des œuvres littéraires, il serait absurde de dire que l'acte de compréhension des événements sociaux qui sous-tendent ces œuvres

concrétise ou ajoute quoi que ce soit à ces mêmes événements. L'interprétation d'une œuvre littéraire peut être multiple et variable selon le type de lecture ou le type de question qui lui est posée. « La réception dispose ainsi des œuvres, en modifie le sens, suscitant, de proche en proche, pour le lecteur qui tient pour irrecevable la réponse donnée par l'œuvre consacrée, l'occasion de produire, sur le même thème, une œuvre qui apportera une réponse entièrement nouvelle » (Starobinski, 1978 : 17), aussi valable en principe que les autres. Cela ne peut ou ne devrait jamais arriver aux faits événementiels que nous avons le droit de relater avec plus ou moins de précision, de commenter avec sympathie ou hostilité, de citer en exemple, etc., mais jamais d'en donner plusieurs versions. La compréhension historique, qui s'impose nécessairement quand nous regardons la francophonie de l'extérieur, joue donc différemment, puisque la nature même de son objet est différent : il est important de souligner ceci au début du travail.

Le caractère partiel de cette interrogation est non moins inévitable. Dans cette perspective historicisante et relativiste, le point de vue centre-européen négligera volontiers certains aspects pourtant essentiels, voire fondamentaux de la francophonie, par exemple la question de la langue considérée comme moyen d'expression, domaine où il se sent, justement moins concerné ; il s'intéressera, par contre, à cette même question de langue considérée comme moyen d'affirmation identitaire ou comme problème de législation. Il est peut-être vrai que c'est parce que nous avons tendance, d'une manière générale, à projeter notre propre situation, nos propres préoccupations sur celles des autres, à lire nous-mêmes à travers les autres¹, mais il est vrai aussi que, dans ce cas précis, nous n'avons pas tellement de choix. Faute de contacts directs suffisants, le recours à la comparaison par analogie s'impose inévitablement.

Parce que quand nous cherchons des interférences ou des influences culturelles directes entre le Canada et l'Europe centrale, et spécialement entre le Québec et la Hongrie, nous risquons de rester sur notre faim et de nous voir très peu récompensé de nos peines. Ce que nous pourrions appeler la fortune littéraire de la Hongrie dans les lettres québécoises est aussi maigre que la petite vache du canyon chez Jacques Ferron, et celle du Québec dans la littérature hongroise est pratiquement inexistante.

1. Voir à ce sujet l'analyse correspondante de Kwaterko (1993 : 21).

Octave Crémazie, dans sa toute dernière poésie, composée en 1876 et dédiée à Thérèse Monlun, petite-fille du célèbre libraire Hector Bossange, lui-même descendant d'une grande famille hongroise², évoque, à partir du prénom de la jeune fille, le souvenir de « Thérèse de Hongrie ». Cette Thérèse est sans doute l'impératrice Marie-Thérèse qui, quoiqu'elle fût aussi reine de Hongrie, n'en fut pas moins autrichienne, ce qui signifie que, dans la tête de Crémazie, l'image de la Hongrie n'avait guère de contours très précis³. Il ne faut pas trop s'en étonner: nous sommes au début de l'ère de la Double Monarchie austro-hongroise (qui a d'ailleurs exactement le même âge que la Confédération canadienne) et la Hongrie – surtout aux yeux du monde francophone – n'était qu'une province du monde germanophone. Personne ne songe encore à cette époque, comme l'a fait naguère l'historien Jacques Portes, inspiré du romancier Robert Musil, à comparer la Hongrie de cette Double Monarchie au Québec de la Confédération:

les Autrichiens [à rapprocher des Canadiens anglais] avaient besoin de forces beaucoup plus grandes que les Hongrois [assimilables aux Québécois], car les Hongrois, une fois pour toutes, n'étaient que Hongrois, et ce n'est qu'accessoirement qu'ils passaient aussi, aux yeux de ceux qui ne comprenaient pas leur langue, pour des Austro-Hongrois [Canadiens]; les Autrichiens, en revanche, n'étaient à l'origine rien du tout et les autorités voulaient qu'ils se sentissent également Austro-Hongrois... D'ailleurs, il n'y avait pas d'Autriche du tout. Les deux parties, Autriche et Hongrie, s'accordaient entre elles comme une veste rouge-blanc-vert et un pantalon jaune et noir (Portes, 1994: 10).

C'est-à-dire, pourrions-nous ajouter, comme une veste bleue fleurdelisée avec un pantalon rouge aux couleurs de l'*Union Jack*.

-
2. Hypothèse fondée sur une lettre inédite de la famille Bossányi, datée du 2 mars 1867, par Odette Condemine dans son édition des *Œuvres* du poète (1972). Dans les ouvrages de référence historiques ou dans les encyclopédies, notamment dans celle des *Familles nobles hongroises* de Béla Kempelen (1911), nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucune trace de cette parenté. Néanmoins, le fait même que Crémazie en parle, semble prouver que la famille Bossange, que le poète fréquentait assidûment, entretenait cette tradition ou, du moins, en tenait compte.
 3. La correspondance de Crémazie comporte de nombreuses références à ses rencontres avec les Bossange ou à ses séjours chez eux à la campagne, près de Paris (voir 1972, vol. II, notamment p. 73 avec la note à la p. 343), cependant aucune remarque ou allusion n'y est faite à la Hongrie.

Mais la Hongrie n'avait guère de contours précis pour Émile Nelligan non plus qui, quand il évoque la Hongrie dans ses poèmes, le fait toujours en rapport avec ce monde germanophone. Tel dans *Les Balsamines* où, dans un décor aristocratiquement décadent, une noble viennoise (une dame autrichienne, selon une variante du manuscrit (Nelligan, 1952: 299)), feuillette le vélin d'un missel monacal avant de regagner son grand lit d'argent, ses cils mouillés de pleurs, et ce missel révélera, lorsque l'aube reflambe, des balsamines mortes sur le « tapis hongrois »⁴. Dans les *Salons allemands*, de velours usés et d'aïeules pensives, le poète se figure un « vieux ténor hongrois aux longs cheveux en poudre » qui chante sur l'escalier et le fait pleurer. Enfin, dans *Vieux piano*, apparaît bien entendu Liszt, en compagnie de Beethoven, l'un triste, l'autre mourant. Louis Dantin avait à coup sûr raison de supposer que son ami évoquait ces noms simplement par oui-dire, au fond il les ignorait tous (Michon, 1983: 52). Il n'était pas loin, dans ces évocations, du geste de Molière qui parlait de dentelle de Hongrie dans *L'avare*: la critique se demande toujours ce qu'elle signifiait pour lui exactement (voir Nelligan, 1971: note 5, p. 1388).

Mais Jacques Ferron avait-il une expérience plus directe de la Hongrie quand il nomme *Smédo*, dans *La nuit* (1979: 44), et, par la suite, dans *Les confitures de coings* (1977: 48), le petit artisan hongrois, « déchet d'humanité », qui, au sanatorium Royal Edward Laurentian Hospital convertit François au communisme? En tout cas, c'est un nom que nous ne risquons pas de trouver dans un annuaire de téléphone en Hongrie. Pour une expérience directe et son reflet dans la littérature québécoise, ou plus exactement acadienne, il faut attendre le jeune poète Serge Patrice Thibodeau (1990: 83-84) qui, en 1985, part à l'aventure dans les pays de l'Europe centre-orientale, et en revient avec des souvenirs-poèmes bourrés de références authentiques.

La situation est encore moins réjouissante quand on regarde l'histoire de la rencontre de ces deux civilisations de l'autre côté, c'est-à-dire du côté hongrois. Nous n'avons trouvé qu'un seul texte littéraire qui parle, non pas du Québec, mais du Canada en général: la *Lettre du Canada* de Milan Füst, une des grandes figures de la

4. L'adjectif n'a peut-être été choisi que pour rimer à « rois », néanmoins, dans ce contexte, il semble « naturel » et « symptomatique », même si le tapis n'est pas un objet que nous trouvons d'habitude, dans l'univers des clichés, en rapport avec la Hongrie.

poésie moderne hongroise, qui a dû composer ce long poème vers 1927⁵. Ici aussi, c'est un monde par oui-dire, un Canada tout à fait imaginaire qui apparaît (Füst n'a jamais traversé l'Atlantique), avec des chasseurs qui descendent des montagnes, avec des lumières hivernales et des tempêtes de neige. En voici un extrait:

Chez nous, l'hiver est sévère. Ici, rien ne connaît la pitié et quand la glace aussi commence à craquer sur la plaine sans fin se brisant de tous côtés,
alors le gel (nous tremblons bien avant) là-dessous
brise en mille pièces les digues gainées de fascines.
Et aussitôt, comme des lézardeaux printaniers, courent les ruisselets
luisants.
À une vitesse meurtrière ils inondent les lieux bas
et flamboyant, crépitant, le remuement des feux nocturnes
chasse vers nous des personnages rouge-sang.
En ce moment-ci, un choucas trottine sur le toit de notre maison...
alors qu'en bas, sur l'île dans les inondations, les vautours
lentement descendent... et sur les couronnes des arbres chauves
s'assoient...
(Füst, 1971: 39).

Le Québec réel, en tant que pays et en tant que problème, n'apparaît pas en Hongrie avant la visite du général de Gaulle en juillet 1967. Comme disait René Lévesque (1986: 280) dans ses mémoires: le général a porté « d'un seul coup, le nom du Québec jusque dans les coins les plus insolites de la planète ». Mais pour que ce pays soit cité en tant qu'exemple de mouvements sociaux et culturels, il faut attendre les référendums pour la souveraineté nationale. Et il faut attendre aussi, bien entendu, que toute cette problématique de recherche et de sauvegarde d'identité corresponde à des préoccupations analogues en Europe centrale et orientale, et que l'on puisse en parler librement. C'est-à-dire, il faut attendre 1989. Le divorce des Tchèques et des Slovaques, la dislocation de l'Union soviétique, la désagrégation de la Yougoslavie et la guerre de Bosnie, les lois discriminatoires linguistiques en Slovaquie et en Roumanie formaient et forment, hélas, toujours un arrière-plan tout à fait favorable au regain d'intérêt pour l'étude des pays pluriculturels et des diverses tentatives de solutions auxquelles ces pays, notamment

5. Supposition fondée sur son *Journal* où deux autres poèmes du même genre, *L'Arménie* et le *Mississippi*, sont cités textuellement et où le poète avoue de n'avoir été intéressé par ces pays lointains que pour des raisons d'évasion, son « âme meurtrie ayant eu besoin de s'enfuir » (Füst, [1927] 1976: 116).

francophones, s'adonnent parfois depuis de longue date. La situation des germanophones du Tyrol du Sud ou celle des Suédois de Finlande sont citées en modèle, et la Suisse est considérée à peu près par tout le monde comme configuration possible pour une Europe sans frontières.

La fameuse date que nous venons de citer pour le début des changements à l'Est explique que le référendum québécois de 1980 est encore passé presque inaperçu en Hongrie. La presse officielle est embarrassée: le Canada n'est tout de même pas le tiers monde, René Lévesque ressemble aussi peu à Patrice Lumumba que Pierre Elliott Trudeau à Mobutu. Ce qui explique que les « pays socialistes », qui avaient jadis salué et appuyé d'un bel accord l'Afrique noire dans sa lutte pour l'indépendance (voir Vígh, 1991 : 168-170), estiment que le Québec peut donner plutôt de mauvaises idées aux fidèles du régime en même temps que justifier les revendications des contestataires. D'où l'accueil mitigé, accompagné de qualificatifs de péjoration, qui persistera jusqu'à nos jours dans la presse de gauche. Curieuse fortune d'un mouvement social, passablement socialisant et anticlérical, marqué par la gauche aussi bien que par le libéralisme pour rattraper le temps perdu et faire entrer le plus vite possible le Québec dans l'ère moderne, sympathisant dès le début avec l'anti-colonialisme africain et asiatique, mais seulement par ses adversaires⁶, et cité quasi exclusivement sous cette étiquette, sans distinction aucune entre, par exemple, patriotisme et nationalisme. Distinction sur laquelle Jacques Ferron jugeait opportun d'insister dès les années 1960 dans une de ses « historiettes » (1969 : 9 et suivantes), et qu'un politologue comme Léon Dion juge toujours « aussi valable aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été » (1987 : 110). Hélas, comme nous verrons par la suite, de cette stigmatisation partielle et partielle résultent en Hongrie, après 1990, un refus global par les libéraux et par les partis de gauche et des clins d'œil de connivence et de complicité par les conservateurs et les partis de droite.

6. Le livre de Louis Balthazar, *Bilan du nationalisme au Québec* (1986), en est peut-être le meilleur exemple. En France, Jacques Portes (1994 : 116 et suivantes) adopte lui aussi ce vocabulaire, en y mettant des nuances (néo-nationaliste, nationaliste d'un nouveau genre, etc.), mais en ne lâchant pas le terme principal. En 1995, la presse française, notamment *Le Monde diplomatique* de juillet 1995, lui préférera le mot « souverainiste », toujours entre guillemets.

En 1967, après le « Vive le Québec libre! », la situation était encore sensiblement différente, et pour deux raisons. Premièrement, parce que « l'incident du Québec », comme disaient les journaux hongrois, faisait partie de la politique extérieure anti-étatsunienne de de Gaulle et, dans ce contexte, l'accent tombait non pas sur le fond même du problème québécois, à peine effleuré, mais sur cette politique que l'on observait et commentait avec une satisfaction visible. D'ailleurs, cet incident donnait l'occasion à ces journaux de la revoir en détail, de lui consacrer des colonnes entières où, malgré la présence, dans les titres même des mots Canada, Québec ou Français du Canada, on évoquait plus souvent le retrait de la France de l'OTAN, le comportement de la France dans la crise du Proche-Orient ou la cause et les retombées de l'incident dans la politique intérieure française au lendemain et à la veille d'élections législatives que le mouvement indépendantiste québécois⁷. Et la deuxième raison en est que, même quand ce mouvement figure parmi les informations, on s'empresse d'y ajouter que ce séparatisme est non seulement anti-américain⁸, mais qu'il a aussi l'appui moral des communistes québécois, et on cite à ce propos la déclaration, publiée dans *L'Humanité*, de Lucien Jacques, « un des leaders du Parti Communiste Canadien », parti qui « milite depuis longtemps pour une nouvelle constitution qui reconnaîtrait l'existence de deux nations au Canada et le droit des deux peuples à l'autogestion, jusqu'à la séparation »⁹. Le vocabulaire rappelait la lutte anticolonialiste contre

7. Voir notamment dans *Magyar Nemzet* [*La Nation hongroise*] du 29 juillet, dans *Népszabadság* [*Liberté du peuple*] du 30 juillet, organe officiel du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois (PSOH), communiste, qui titre « Le comportement de de Gaulle au Canada fait partie intégrante de la politique anti-américaine de la France », et du 31 juillet 1967 (« De Gaulle au Canada ») où le problème québécois est ainsi expliqué : « Le Canada possède 18,5 millions d'habitants dont 10 millions parlent anglais et 5 millions français. Les Français, sur les territoires où ils sont majoritaires, revendiquent l'autogestion et l'autonomie culturelle. Le gouvernement propose, par contre, que l'on divise le pays en dix provinces dont chacune aurait une certaine autonomie locale [sic !] ». L'hebdomadaire *Magyarország* (*La Hongrie*) qui, contrairement à son intitulé, s'occupait presque exclusivement de l'étranger, consacrait toute une page, dans son numéro 32/1967 (30 juillet), à la « situation délicate » du Général après sa visite au Canada, mais « les revendications de la population d'origine française du Canada » n'y sont évoquées qu'en deux lignes.

8. Voir l'article cité du *Népszabadság* du 31 juillet 1967.

9. Dans le *Népszabadság* du 26 juillet qui titre : « La France appuie les aspirations politiques des Français du Canada ».

l'impérialisme, dont se servit d'ailleurs habilement de Gaulle lui-même dans son discours, prononcé à l'occasion du dîner que Daniel Johnson avait offert en son honneur la veille du fameux cri, et que les quotidiens du parti communiste hongrois citent abondamment: « Ici aussi comme à maints endroits du monde, nous avons rencontré un peuple qui veut prendre en sa propre main la gestion de son destin... »¹⁰. Cela facilitait l'amalgame et prévenait toute velléité de réprobation.

En 1980, par contre, le climat a bien changé. L'anticolonialisme n'est plus de mise, l'anti-étatsunisme n'a plus la même connotation. Il y a, par contre, un peuple, une minorité nationale dont on a pratiquement ignoré l'existence jusqu'à ce jour, et qui prétend changer la carte du monde à un moment où l'intangibilité des frontières est sacrée, et où le droit des minorités à l'autonomie, à quelques rares exceptions près, n'est nulle part reconnu.

Le quotidien du Parti Socialiste Ouvrier Hongrois (PSOH) ne rapporte même pas l'événement du 20 mai. Trois jours plus tard, nous trouvons une insertion de quatre lignes parmi les faits divers de politique étrangère: « Au Canada, le gouvernement a entamé le travail de la réforme de la constitution, à la suite de l'échec du référendum, au début de la semaine, des nationalistes séparatistes français au Québec. » (*Népszabadság*, 23 mai 1980). Le résumé hebdomadaire des événements majeurs à l'étranger, que le même journal publie le 25 mai suivant, consacre ses colonnes à la rencontre Brejnev-Giscard d'Estaing, aux sanctions contre l'Iran que le Marché Commun a décidé d'appliquer sous la pression des États-Unis, à la révolte populaire en Corée du Sud, à la conférence islamique au Pakistan et aux manifestations des Noirs à Miami. Pas un mot sur le Québec.

L'autre quotidien national, *Magyar Nemzet*, moins orthodoxe, publie le 21 mai 1980, donc avant de connaître les résultats, une petite analyse prudente de la situation, de la plume de son correspondant de Montréal¹¹, qui cite René Lévesque et son projet de

10. *Népszabadság* du 25 juillet 1967, sous le titre de « De Gaulle au Québec », avec ce sous-titre: « Encouragement aux aspirations autonomistes des Français du Canada ». Traduction textuelle de la citation du hongrois en français.

11. Jusqu'à cette date, la presse hongroise puisait ses informations uniquement dans des sources étrangères, émanant notamment des agences AP, UPI, AFP et Reuter.

souveraineté-association aussi bien que Claude Ryan et Pierre Elliott Trudeau. Fait remarquable, il souligne l'argument majeur de Ryan, comme quoi la séparation d'un quart du pays rejeterait le reste du Canada dans les bras des États-Unis. Voici comment un mouvement, qualifié naguère d'anti-américain, servirait désormais – certes, indirectement – les intérêts du puissant voisin. Le lendemain, dans une brève nouvelle, ce quotidien annonce la « défaite des nationalistes » au référendum québécois. Le mot est lancé, il sera irrévocable et fera tout le ravage qu'un signifiant à connotation péjorative peut faire dans l'esprit de ceux à qui son signifié et son contexte échappent complètement et qui, de toute façon, n'en ont cure.

Néanmoins n'oublions pas que, contrairement aux quotidiens, plutôt laconiques, l'hebdomadaire *Magyarország* (1^{er} juin 1980) consacre une page entière au Québec où, pour la première fois, l'histoire du pays apparaît, elle aussi pour la première fois, dans l'orthographe du nom de « Québec ». Le ton est réservé, les jugements prudents. On n'y parle pas de nationalistes, mais de séparatistes. Il est vrai qu'on n'y parle pas de « Québécois » non plus, mais uniquement de « Français du Canada » qui est un « peuple de culture française et de civilisation américaine ». Le portrait du « vrai séparatiste » y est ainsi dessiné: « il a moins de 40 ans, possède un diplôme d'université, doublé parfois d'une formation aux États-Unis, fumant des Gauloises et circulant dans de petites voitures européennes; il est employé, de profession libérale ou enseignant qui estime ne pas pouvoir déployer suffisamment ses capacités personnelles dans un Québec province du Canada »¹².

À partir de 1990, à partir donc de l'instauration de la démocratie parlementaire dans les ex-pays de l'Est, nous aurions dû nous attendre, en principe, à une diversification dans les jugements à propos du Québec: cela n'arrivera qu'après le référendum de 1995. En attendant, seule la voix fédéraliste se fera entendre à travers la presse hongroise, notamment et presque exclusivement dans l'*Hebdomadaire de l'Économie Mondiale* (HVG), proche du parti de l'Alliance des Démocrates Libres (SZDSZ), c'est-à-dire des libéraux de gauche, dans l'opposition jusqu'en 1994, au gouvernement

12. L'auteur ne devait pas être un fin connaisseur de la situation québécoise et canadienne, ou bien il était inspiré assez unilatéralement par la rhétorique fédéraliste, puisqu'il amalgame facilement ces « séparatistes » et les felquistes de 1970 (rappel de l'enlèvement de Pierre Laporte et de James Cross). En plus, en évoquant les différents groupes ethniques du pays, il traduit le mot « Indien » par « *indiai* », c'est-à-dire habitant de l'Inde...

depuis, avec les socialistes. L'idéologie de ce parti, issue du jacobinisme classique teinté de marxisme lukacsien, devait afficher une aversion quasi obligatoire envers toute tendance de décentralisation et de revendication minoritaire. Dominant la presse hongroise, ses prises de position seront déterminantes dans l'appréciation des événements québécois.

En 1990, une circonstance particulière permet de façonner directement cette appréciation. Le ministère des Affaires internationales du gouvernement fédéral invite une délégation de journalistes d'Europe centre-orientale, à l'origine pour étudier sur place les retombées de la consultation nationale de novembre 1988 au sujet de l'Accord du libre-échange nord-américain (Aléna). Le hasard veut qu'au Parlement d'Ottawa, ils assistent à un débat autour de l'Accord du lac Meech, qui les introduit sans détour au cœur même du problème linguistique et du particularisme québécois et qui les oblige à s'informer un peu plus en détail sur ce problème. La journaliste hongroise, présente dans la salle, fera valoir dans son rapport, peut-être pour la première fois de façon consciente et explicite, le point de vue centre-européen :

Dans l'accord que le gouvernement fédéral et les dix provinces ont conclu à Meech Lake [en anglais dans le texte hongrois] en 1987, les provinces anglaises reconnaissent le caractère particulier du Québec. Ce particularisme culmine dans l'usage de la langue, notamment dans celui du français au Québec. Ce genre de divergence venant de l'usage de la langue n'est pas inhabituel du tout pour quelqu'un qui vit actuellement en Europe centrale, mais il lui est inconcevable pourquoi dans un Canada, que l'on appelle le creuset des peuples et qui assure un large espace économique et politique aux 34 groupes ethniques, les gouvernements n'arrivent pas à résoudre les hostilités qui prennent feu régulièrement entre parlants anglais et parlants français (Molnár, 1990 : 13).

Cette inconcevabilité centre-européenne de la situation québécoise se révélera par la suite comme une des constantes qui jalonne la presse libérale hongroise, de gauche comme de droite, jusqu'à nos jours, et qui fera surface surtout en octobre et novembre 1995. Inconcevabilité teintée tantôt de jalousie et d'admiration devant le constat qu'un peuple minoritaire peut avoir autant de droit dans un État multiethnique et pluriculturel (Lévesque a déjà compris ce sentiment au lendemain de 1980¹³), tantôt d'incompréhension

13. « Combien en est-il, de par le monde, qui ont refusé pareille chance d'acquérir paisiblement, démocratiquement, les pleins pouvoirs sur eux-mêmes ? » (Lévesque, 1986 : 417).

(historique...) devant l'irrationalité des revendications québécoises, les deux pouvant se combiner, bien entendu. En voici quelques exemples:

Il n'y a guère de minorité sur la terre, qui ne porterait pas envie aux Français du Canada puisque, durant le dernier demi-siècle, pendant 35 ans, ils ont donné le chef du gouvernement fédéral, qui est québécois aujourd'hui même, tout comme les ministres des Affaires étrangères et des Finances, le président de la Cour suprême et de nombreux autres fonctionnaires fédéraux le sont également (*Magyar Nemzet*, 28 octobre 1995)¹⁴.

La minorité française jouit d'ailleurs de tous les droits imaginables, c'est elle qui donne depuis plusieurs dizaines d'années la plupart des dirigeants fédéraux (*Népszabadság*, 1^{er} novembre 1995)¹⁵.

Qu'est-ce qui peut bien pousser, dans un des pays les plus riches du monde, une minorité nationale investie d'une des plus larges autonomies du monde, à vouloir l'indépendance? Par-dessus le marché dans une région qui n'était pas marquée dans le passé récent ou lointain, par le bruit du nationalisme, et au moment où, du point de vue économique, personne ne peut comprendre ce divorce? Autant qu'on puisse le juger à partir d'une Europe centre-orientale lourde de questions nationales irrésolues, les Québécois n'avaient jamais et n'ont toujours aucune raison de vouloir se séparer du Canada. En effet, le pays nord-américain est un État fédéral, par conséquent le Québec a sa propre constitution [sic!], son propre parlement et son propre gouvernement, donc la volonté majoritaire des francophones qui font les 82% de la population de la province, peut se faire valoir sans entrave. [...] Le phénomène Québec n'est pas unique, mais il est excessif. La plupart des Catalans, des Corses, des Flamands de Belgique qui, vus de notre région, sont non moins riches et jouissent d'une grande autonomie, sont également mécontents parce qu'ils ne vivent pas dans un État indépendant. Ces expériences ne permettent donc pas de prétendre [même si c'était commode] que l'importance de la question nationale soit en proportion inverse avec la mesure du bien-être matériel. Tant qu'il y aura des politiciens pour qui l'excitation et l'amplification artificielle de la confrontation nationale soient l'unique élément constitutif de leur programme [et, dans notre région, nous en trouvons facilement], on ne peut pas attendre des électeurs non plus qu'ils décident de façon rationnelle... (Urkuti, 1995).

Grande question, et après les résultats serrés du référendum elle est encore davantage, comment pourrait-on contenter ceux dont les peurs

14. *La Nation hongroise*, proche des libéraux.

15. *Liberté du peuple*, socialiste.

sont déjà, de nos jours, irrationnelles puisqu'il n'existe pratiquement plus de droits qu'ils n'aient acquis... (-r -e¹⁶, 1995).

La question la plus importante est, bien entendu, celle de savoir qui peut pousser une partie de la population du Canada, premier parmi tous les pays, selon l'ONU, du point de vue de la qualité de vie, de vouloir se séparer de l'État fédéral. Nous sommes obligés de chercher la réponse dans les profondeurs troubles de l'âme agitée de remous comme en Europe de l'Est: histoire, nation, blessures (-kyl¹⁷, 1995)¹⁸.

À en croire son vocabulaire et sa façon de présenter les événements, cette presse devait puiser ses informations dans les sources proches d'Ottawa ou des libéraux¹⁹: il n'est donc pas étonnant qu'elle reproduise fidèlement ce que Lévesque (1986: 411) appelait l'« inqualifiable déluge de mensonges, de menaces et de chantage ». Dans ce vocabulaire, tout d'abord, les Québécois sont rarement des « Québécois », mais tantôt des « Canadiens français » ou des « Canadiens parlant français », tantôt des « Français du Canada », une « minorité française » ou, tout simplement des « Français »²⁰. Ils sont « nationalistes » et « séparatistes », parfois « extrémistes », de sorte que l'amalgame des péquistes et des felquistes semble aller de soi. La connotation des adjectifs et des épithètes collés aux hommes politiques québécois se révèlent nettement plus péjorative que celle des leaders canadiens. Ainsi, Lévesque est un « déserteur » du Parti libéral, le « nationaliste » Parizeau, chef « séparatiste » d'un Parti québécois « extrémiste »²¹, est « économiquement ennuyeux », et c'est la

16. -r -e sont les dernières lettre du nom et du prénom du journaliste qui a écrit l'article, mais qui refuse de le signer. C'est une coutume assez courante en Hongrie.

17. Il s'agit cette fois des deux dernières lettres du nom et de la première du prénom du journaliste qui a écrit l'article.

18. *L'Orange hongroise*, hebdomadaire de l'Alliance des Jeunes Démocrates (FIDESZ), libéraux de droite.

19. Parmi les rares indications de sources, citons le *Business Week* à New York, le correspondant de Washington pour le quotidien *Népszabadság*, le correspondant de Paris pour le quotidien *Magyar Nemzet*, et le *Guardian* de Londres et un Hongrois de Toronto, sensiblement anti-québécois, pour le quotidien *Népszava* (syndicaliste de gauche). Le « selon des Anglo-Canadiens » de la *HVG* du 23 juin 1990 est également symptomatique.

20. Il est intéressant, par contre, de noter que la *HVG* parle de « Québécois loyaux » quand elle évoque ceux qui ont voté contre l'indépendance en 1980 (« Histoire du Québec », *Heti Világgazdaság*, 19 octobre 1991 : 22).

21. L'édition hongroise du *Business Week* de juin 1992, source de l'hebdomadaire *HVG* du 8 août 1992 où nous avons trouvé cette expression, n'utilise pas l'adjectif cité.

raison pour laquelle il a passé la direction de la campagne de 1995 à Lucien Bouchard, « orateur de style à l'emporte-pièce », qui doit l'« amour délirant » de ses « fidèles » au streptocoque carnivore, responsable de l'amputation de sa jambe gauche. De l'autre côté de la barrière, Trudeau, Daniel Johnson ou Jean Chrétien ne reçoivent en général que l'adjectif « libéral » ou, plus rarement, celui de « fédéraliste ». L'utilisation de l'adjectif « provincial » est non moins révélateur: on en exploite subtilement le double sens quand on parle de la province de Québec. Ainsi, l'indépendantisme ne serait qu'« une vue provinciale » qui entraînerait comme conséquence la « résurgence de la chicane régionale ». Quant aux verbes, ils ne sont pas moins porteurs de significations négatives: la population québécoise « s'est enhardie » de la loi qui assurait l'égalité entre l'anglais et le français, et pour laquelle Pierre Trudeau « s'est combattu courageusement »; elle a « mal interprété » cette égalité, « interdit » l'affichage en anglais, « chassé » toute inscription extérieure en anglais. Le « bouquet » de cette « discrimination » est qu'elle « n'a rien », par exemple, « contre » les inscriptions en chinois ou en hongrois.

Dans cet ordre d'idées, la fortune du terme de « multiculturalisme » ne réserve aucune surprise. Ce mot apparaît pour la première fois dans la presse hongroise lors de la visite officielle du président de la république Árpád Göncz au Canada et au Québec en octobre 1991. Dans une entrevue accordée à la *Gazette* de Montréal, le président hongrois, lui-même membre de l'Alliance des Démocrates Libres, rappelle d'abord qu'au cours de son voyage, il a rencontré plusieurs responsables politiques de couleur jaune ou noire, et que le gouverneur général qui l'a reçu à Ottawa est d'origine ukrainienne. Et il ajoute: « L'unité du Canada se manifeste dans cette diversité, et ce *multiculturalisme* pourrait servir de modèle pour l'Europe de l'Est »²². À la suite de sa rencontre avec le premier

22. Cité dans le *Magyar Nemzet* du 21 octobre 1991. En fait, le mot apparaît ici sous sa forme traduite en hongrois (*többkultúrjúság*) en tant que terme technique orthographié en hongrois, il n'entrera que tout récemment dans le langage de la presse politique (Péter Szentmihályi Szabó, « Multikulturalizmus », *Új Magyarország*, 5 avril 1996). Il y est interprété tantôt comme « une sorte de trêve verbale dans une impasse qu'illustre la situation des cultures anglophones et de souche française au Canada », tantôt comme « une notion qui cache de façon salutaire pour l'idéologie officielle de chaque État pluriethnique les questions pénibles de l'autonomie, des droits linguistico-culturels et de l'assimilation ».

ministre Mulroney, il soulignera une fois de plus qu'en matière de traitement des minorités, il n'y a aucune divergence entre les deux pays²³.

L'analyse de ces déclarations nous mènerait loin et, de toute façon, ce n'est pas le propos ici. Remarquons néanmoins que la réception de ce concept variera en Hongrie non seulement en fonction de la couleur partisane de l'utilisateur, mais aussi suivant qu'il le prendra en considération du point de vue des minorités non magyares du pays, ou du point de vue des minorités hongroises en dehors des frontières actuelles de la Hongrie²⁴.

Contrastant en ce domaine avec la presse de gauche, les commentateurs proches des partis conservateurs semblent plutôt apprécier le mouvement québécois, et cette réception favorable se traduit également au niveau du vocabulaire. L'hebdomadaire *Demokrata* qui ne consacre pas moins de cinq pages, treize colonnes au total, à l'analyse de la situation au lendemain du dernier référendum, se permet même de comparer d'abord l'usage que les partisans du « oui » et du « non » font de certains substantifs et adjectifs :

À la date du 30 octobre, la nation est convoquée à un référendum. L'enjeu est le *séparatisme* quand on pense à l'anglaise, ou l'*indépendance* et la *liberté* selon les mots des gens sur place. [...] Les pronostics sont favorables. On annonce déjà à l'avance l'avènement d'un nationalisme fier (*populiste*, aux yeux des Anglais) (Dévényi, 1995).

23. Göncz, « Le Canada est un exemple pour les questions de minorités », *Népszabadság*, 24 octobre 1991.

24. Le président de l'Office des Minorités Nationales et Ethniques, János Wolfart (lui-même germanophone de Hongrie) déclarait, à la suite de son voyage d'études au Canada, que c'est un des rares pays où règne une sorte d'harmonie dans les affaires de minorités, sans que les différents systèmes de valeurs disparaissent pour autant. L'exemple que donne le Canada pourrait être utile dans l'exécution de la loi sur les minorités, notamment en matière de l'enseignement de la langue maternelle et de la langue hongroise, dans les communautés ethniques de Hongrie (voir János Wolfart, « Le Canada est un bon exemple », *Magyar Hírlap*, 28 novembre 1992). Le commentateur du quotidien *Új Magyarország* (*Nouvelle Hongrie*, proche du Forum Démocratique Hongrois, parti conservateur au pouvoir entre 1990 et 1994, et sensible au destin de l'importante minorité hongroise en Roumanie) jugera, par contre, utopique pour notre région l'idée même du multiculturalisme (voir *supra*, note 20). Enfin, à l'extrême-droite, on la rejettera tout simplement comme synonyme du cosmopolitisme (voir Szöcs, 1995).

Par la suite, toujours sur le plan du vocabulaire, le terme de « fédération » ou de l'« engagement fédéral », selon le « bloc de béton britannique », et que les Québécois appellent « cosmopolitisme forcé », est opposé à celui d'« indépendance », tandis que le terme « libéral » l'est à celui de « patriote ». René Lévesque est qualifié ici de « légendaire », Jacques Parizeau, Lucien Bouchard et Mario Dumont de « triumvir montréalais » (voir Bárczy, 1995), tandis que Jean Chrétien reçoit dans le *Demokrata* le titre de « Judas du bord du Saint-Laurent ». Quant au multiculturalisme, il n'est qu'un « leurre » dont

on berne le naïf étranger qui ne sait pas comment les dragons de sa Majesté ont balayé semblables prétentions françaises en 1763. Les francophones sont devenus des aubergistes tolérés dans leur propre pays: nous connaissons cette formule, n'est-ce-pas? » (Dévényi, 1995).

Pour la droite nationaliste, dont la vigilance est principalement tournée vers le destin des minorités hongroises en dehors des frontières actuelles de la Hongrie, le dernier référendum au Québec est:

sans conteste une affaire hongroise, même si le Québécois moyen n'a jamais entendu parler de notre pays. [...] Si le Québécois, malgré les conditions enviables dans lesquelles il vit, a le droit de réclamer sa totale indépendance, comment le Hongrois de Transylvanie, de Slovaquie, de Voïvodine et de la région subcarpatique qui vit dans des conditions misérables ne pourrait le faire? [...] Il ne faut pas être prophète pour présager avec certitude que les Québécois ne renonceront pas à l'idée d'une patrie propre à eux. Qu'ils ne toléreront pas longtemps qu'Ottawa les arrose de ce jus grisâtre et gluant, sans odeur ni goût, que les partisans de la société ouverte appelle multiculturel. Quant à nous autres, Hongrois, ici dans le pays-mère et dans les parties arrachées, prenons exemple de ce Canada français: il n'y a que ceux qui veulent rester sans patrie qui le resteront toujours (Szöcs, 1995).

Il est évident, et c'est ce qu'il convient de souligner en conclusion, que l'image du Québec, que l'on identifie entièrement avec ses aspirations indépendantistes, et la réception hongroise de cette image reste tributaire des options et des clivages d'une Hongrie elle-même profondément divisée. C'est donc en général une réception partielle et partiale qui tient rarement compte de la situation réelle, toujours assez mal connue, d'un Québec toujours très lointain dont les chemins n'ont jamais croisé durant l'histoire ceux des pays d'Europe centrale. Ce n'est donc qu'un exemple à multiples facettes. La seule manière de s'en servir dans l'argumentation est la manière analogique, mais – comme normalement dans ce genre de procédé rhétorique – les parties intéressées ne retiennent de cet exemple que

ce qui sert et justifie leur cause. Et c'est bien le propre de la connaissance historique.

En Hongrie, la seule exception à cette triste règle générale était l'organisation des « journées du Québec » à Budapest du 2 au 6 mars 1992. Une délégation composée de 53 experts économiques et commerciaux, la plus grande que nous n'ayons jamais vue en ce pays, conduite par la ministre québécoise des finances, Louise Robic, est venue pour discuter coopération et investissement. Des manifestations culturelles accompagnent cette descente impressionnante, une semaine de films, axée autour de la projection du *Jésus de Montréal* de Denis Arcand, des émissions de télévision qui ont révélé, à travers notamment des documentaires et des films comme *Mon oncle Antoine*, aux yeux tout étonnés du spectateur hongrois, les « secrets de ces hommes d'un monde enneigé et froid du Nord ». Les réactions ne sont pas nombreuses, un seul article dans un journal du soir de la capitale, mais qui conclut sur ces paroles d'un écrivain hongrois commentant ce qu'il a vu à la télévision : « D'après ce que j'y ai vu, j'ai le sentiment que le Québec est un bonhomme de neige dont le cœur a été fait de feu... » (Illés, 1992).

Bibliographie

- kyt- (1995), « Offense à dépendance », *Magyar Narancs*, 2 novembre.
- r -e (1995), « Le Canada resté en deux », *Magyar Nemzet*, 1^{er} novembre.
- Balthazar, Louis (1986), *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, L'Hexagone.
- Bárczy, István (1995), « Québec: le divorce difficile », *Magyarország*, 10 novembre.
- Crémazie, Octave (1972), *Œuvres*, Odette Condemine (dir.), Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, vol. I, II.
- Dévényi, Zsölt (1995), « Le bec à l'eau », *Demokrata*, 16 novembre, p. 20-24.
- Dion, Léon (1987), *Québec, 1945-2000*, t. I: *À la recherche du Québec*, Québec, PUL.
- Ferron, Jacques (1969), « La soumission des clercs », *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour.
- Ferron, Jacques (1977), *Les confitures de coings*, Montréal, Parti pris.
- Ferron, Jacques (1979), *La nuit*, France/Québec, Nathan.
- Füst, Milán ([1927] 1976), *Napló*, Budapest, Magvető.
- Füst, Milán (1971), *Choix de poèmes*, traduit du hongrois par Isabelle Vital et Pierre della Faille, Budapest, Corvina.
- Illés, Jenő (1992), « Bonhomme de neige fait de feu », *Vasárnapi Újság*, 8 mars.
- Jauss, Hans Robert (1978), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- Kempelen, Béla (1911), *Familles nobles hongroises*, Budapest.
- Kwaterko, Józef (1993), « Enseigner le Québec « chez-nous »: contraintes et possible d'une réappropriation culturelle », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, 3, p. 209-213.
- Lévesque, René (1986), *Attendez que je me rappelle*, Montréal, Québec/Amérique.
- Michon, Jacques (1983), *Émile Nelligan. Les racines du rêve*, Montréal, PUM.
- Molnár, Patricia (1990), « La tempête du Meech Lake », *HVG*, 23 juin, p. 13.
- Nelligan, Émile (1952), *Poésies complètes*, Luc Lacourcière (dir.), Montréal, Fides (coll. du Nénuphar).
- Nelligan, Émile (1971), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (coll. La Pléiade).
- Portes, Jacques (1994), *Le Canada et le Québec au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin.
- Starobinski, Jean (1978), « Préface ». dans Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- Szöcs, Soltán (1995), « Message du Québec », *Magyar Fórum*, 10 novembre.

- Thibodeau, Serge-Patrice (1990), *La septième chute*, Moncton, Éditions d'Acadie.
- Urkuti, György (1995), « Le phénomène Québec », *Világgazdaság*, 1^{er} novembre.
- Vígh, Árpád (1991), « Une première synthèse », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, 1, p. 168-170.
- Vígh, Árpád (1993), « L'enseignement de la francophonie », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, 3, p. 15-16.